Jacques Simonin

Petites histoires et fables du maître d'école

ÉDITIONS
CABÉDITA
2015

Petites histoires et fables du maître d'école.indd 5 27.10.15 14:07

Du même auteur

De balade en ballade, Editions Terra

Tout va bien, Editions du Quadratin

De la corne au sabot… passionnément,
Editions du Musée de Bagnes

Couverture: Groupe d'élèves du Collège de Malleray en 2001.
Photo Denys Surdez.

© 2015. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-737-5

Petites histoires et fables du maître d'école.indd 6 27.10.15 14:07

Introduction

De l'entrée à l'école primaire à l'âge de la retraite, je suis toujours allé à l'école. Un quart du temps passé devant le pupitre, trois quarts derrière. Durant une soixantaine d'années, je n'ai pas connu de rupture dans mon rythme annuel de travail à l'inverse de la presque-totalité des autres personnes pour qui le temps d'école appartient à l'histoire. J'ai connu la rigidité des horaires et le privilège des douze à treize semaines de vacances annuelles. Cependant, je peux dire, sans fanfaronner, que je n'ai pas été comptable de mon temps. La chance m'a servi : épargné par la maladie, par la routine, par la lassitude, par les épreuves, j'ai quitté le métier intact. Je suis arrivé à l'âge de la retraite sans impatience et sans crainte.

C'est une lapalissade que de dire que l'école et ses acteurs ont changé. Quelques précisions toutefois. Au cours des années, j'ai constaté qu'on éloignait l'école de sa mission essentielle qui est, à mon avis, celle de transmettre des connaissances. L'institution a été insidieusement investie par des escouades de penseurs et de pédagogues naïfs et candides. Pour épargner les uns et les autres, ils ont compliqué tout ce qui touche à l'école, embrouillé les procédures, alambiqué le discours, inventé un vocabulaire abscons. Sans tomber dans le pamphlétaire, j'ai glissé ceci, à petites doses, dans mes textes.

Dans la première partie du livre, je me suis attaché à me remémorer un choix parmi mes souvenirs d'écoliers et d'étudiants, les meilleurs ; les autres ont été exclus. Comme il se doit.

Dans la deuxième et la troisième parties, j'ai rassemblé des petites histoires et des fables. Les petites histoires relatent principalement des épisodes survenus alors que j'étais directeur de mon établissement. Quelques-uns m'ont amusé, d'autres m'ont ému, certains m'ont mis en colère. A l'occasion des promotions, je faisais parfois passer mon message en utilisant la fable et sa morale. Cette manière de faire me permettait d'évoquer de manière amusante l'existence de désagréments qui contrarient la bonne marche de l'école.

Première partie

Un itinéraire divertissant

Petites histoires et fables du maître d'école.indd 9 27.10.15 14:07

A la petite école

C'est en avril 1950, à l'école primaire de Charmoille, que j'ai commencé ma scolarité. La classe de M^me^ Fleury rassemblait une trentaine d'élèves de la première à la quatrième année. J'ai gardé de cette institutrice le souvenir d'une maîtresse douce et compréhensive. Après son départ à la retraite, deux jeunes enseignantes, vingt ans tout juste, fraîchement diplômées de l'Ecole normale de Delémont, se succédèrent à la tête de la classe. Un nouveau régime s'était installé. Bras croisés pour signifier qu'on avait terminé un travail, une coche pour un crayon tombé, deux pour un bavardage et de deux à cinq coups de règle sur les paumes des mains pour manquement à la discipline. C'était une punition redoutée. L'élève fautif se rendait vers le pupitre avec son propre matériel, une règle carrée de trente centimètres, qu'il remettait à l'institutrice. Ensuite, bras tendus, il présentait ses mains paumes tournées vers le haut pour recevoir son châtiment.

L'école de Charmoille était un grand bâtiment carré aux volets verts coiffé d'un clocheton. On y accédait par un perron flanqué de deux jardinets. Au rez-de-chaussée se trouvaient les deux salles de classe. Celle de gauche, la petite école, rassemblait les élèves de la première à la quatrième année. Celle de droite, tenue par mon père, les grands, de la cinquième à la neuvième. Le logement de l'instituteur était à l'étage.

Côté apprentissage, le drill et le rabâchage faisaient partie, sans discussion possible, de la pédagogie de l'époque. Les maîtresses ne développaient pas de stratégies savantes pour nous persuader

d'acquérir des connaissances. Elles et nous étions convaincus de cette nécessité. Le livret, de deux à douze, était récité chaque jour, à l'endroit ou à l'envers. Le pluriel des noms, comme bal, cal, carnaval, chacal et consorts, les règles d'accord des nombres, comme vingt, cent, mille et quelques autres, étaient parfaitement maîtrisées.

Cette période fut aussi marquée par les nombreuses obligations religieuses auxquelles personne n'échappait. Je me souviens des rogations, de longues processions matinales dans les champs destinées à attirer la bénédiction divine sur les récoltes et les animaux. Le prêtre en chasuble psalmodiait les noms d'une interminable liste de saintes et de saints auxquels on demandait d'intercéder pour nous. Ça donnait ceci :

– *Santa Aemiliana*
– *Ora pro nobis*
– *Santo Nazarius*
– *Ora pro nobis…*

Et puis, il y avait la récolte de fleurs pour confectionner les reposoirs de la Fête-Dieu ; un véritable pillage floral où même les espèces protégées étaient décapitées. A l'âge de huit ou neuf ans, chaque garçon était recruté pour devenir enfant de chœur, on disait : servant de messe. Le service de semaine était le plus désagréable car il fallait se lever tôt pour la messe de six heures et demie à laquelle n'assistaient pourtant qu'une rangée de dévotes âgées. On était mal payé, cinquante centimes la semaine. Mais les événements importants, baptêmes, mariages, enterrements, étaient recherchés car on pouvait compter sur la générosité des familles qui pouvaient donner jusqu'à deux francs.

A la fin de la quatrième année, nous fûmes trois garçons à nous présenter à l'examen d'entrée à la « Canto », l'Ecole cantonale à Porrentruy. Jean-Marie et Jean-Paul en étaient aussi. Nous fûmes reçus tous les trois. Ce qui était une première. Peut-être

bien que les méthodes barbares de nos institutrices y étaient pour quelque chose.

L'examen comprenait trois matières : une dictée, une composition et une série de problèmes d'arithmétique. Les épreuves eurent lieu un matin de mars et les résultats connus l'après-midi du même jour. Je me souviens que plusieurs parents de candidats étaient présents dans la salle d'examen avec pour mission de transmettre à leur protégé, de façon muette, le fluide de la réussite. Ce qui ne m'a pas empêché d'écrire les « vachent », le *ent* remplaçant, pour la circonstance, le *s* du pluriel.

L'après-midi, le recteur, M. Widmer, procéda à la proclamation des résultats dans l'auditoire où les enfants et leurs parents, une centaine de personnes, attendaient debout la décision les concernant. Les noms étaient énumérés par ordre alphabétique suivi de « réussi » ou « échoué ». Avec le *S* de Simonin, j'attendis longtemps mon tour avant la délivrance. D'autant plus que mes camarades avec un *C* et un *F* pouvaient déjà parader. Si le fils de l'instituteur avait échoué…

A la « Canto »

En avril 1954, j'entrais dans l'institution. Je découvris un monde nouveau et déconcertant. Le port des couleurs était exigé. Une casquette verte et un sautoir de la même couleur furent achetés à la chapellerie Santini, un commerce qui tournait essentiellement avec les accessoires vestimentaires des collégiens et des étudiants des différents établissements de Porrentruy. Chaque école avait ses couleurs : le vert pour les progymnasiens et le blanc pour les gymnasiens de l'Ecole cantonale, le bleu pour les filles du Collège Pro Juventute, le violet pour les normaliens, le rouge pour les élèves du Collège Saint-Charles. Les jeunes filles des écoles Saint-Paul et Sainte-Ursule qu'on ne voyait jamais devaient avoir les leurs aussi.

La vie à la « Canto » était très hiérarchisée et très organisée. Dans les étages, on croisait des professeurs cravatés qu'on n'oubliait pas de saluer poliment et des étudiants de dernière année qui exigeaient qu'on leur dise : « Bonjour Monsieur ». Nous avions dix ans et nous ne savions pas toujours si nous avions affaire à un professeur ou à un usurpateur. Dans le doute, nous préférions nous acquitter de la formule.

Entre les professeurs il y avait une forme de course à la notoriété. Plusieurs d'entre eux avaient obtenu un doctorat et je me souviens que dans les petites classes nous avions parfois ces sommités devant nous. Les quelques leçons dispensées à la piétaille que nous étions servaient probablement à compléter leur pensum. Je me remémore avec délectation les leçons d'histoire dispensées par M. Victor Erard. C'étaient des moments extraordinaires, joués comme une pièce de théâtre. Notamment quand il relatait la révolte des paysans d'Ajoie conduite par Pierre Péquignat qu'il associait à la lutte des Ajoulots contre la place d'armes de Bure.

La sélection pour la filière études se faisait à la fin de la septième année avec l'introduction du latin, alors obligatoire pour cette orientation. C'est à ce moment que les filles du Collège Pro Juventute qui se destinaient à des études rejoignaient la « Canto ». Comme elles ne représentaient plus ou moins qu'un tiers de l'effectif, la concurrence était grande entre les garçons pour avoir une bonne amie. La mienne s'appelait Christiane. Parfois, le mercredi après-midi, pour l'impressionner, je venais la retrouver avec un vélo de course jaune de la marque Cyclo emprunté à un copain de mon village. Notre amourette ne dura que quelques semaines.

Il y avait des contrôles réguliers du port des couleurs effectués par les maîtres et par le concierge, M. Zingg, un grand gaillard qui avait fait du foot avec le FC Porrentruy. L'oubli coûtait dix centimes. Les grands, c'est-à-dire ceux qui avaient une ou deux années de plus, se moquaient de nous avec nos casquettes

neuves et rigides. Alors pour faire croire à quelque ancienneté, nous maltraitions nos couvre-chefs en les passant sous l'eau avant de les essorer et de les frotter sur le sol. Parfois le traitement avait été si brutal que la visière glacée était cassée et la casquette avait tellement rétréci qu'il était devenu impossible de la coiffer. Alors il fallait en acheter une nouvelle et recommencer la procédure.

Comme il n'y avait pas de transports publics bien organisés entre mon village et Porrentruy, c'est mon père qui nous y conduisait avant son travail avec son automobile, une FIAT 1500 grise. Nous arrivions sur place bien avant le début des leçons et attendions patiemment l'ouverture des portes. Ainsi que la majorité des externes, je mangeais à midi dans une des nombreuses pensions de la ville, la pension Mouttet. La tablée rassemblait une dizaine de garnements de dix à quinze ans. Après le repas, expédié en quelques minutes, nous avions du temps pour déambuler en ville avant la reprise des cours de l'après-midi. Quand il faisait très chaud nous pouvions, en l'annonçant le jour précédent, renoncer au repas de la pension pour profiter de la piscine. Avec les cinq francs qui nous étaient remboursés nous pouvions nous payer l'entrée et un sandwich et même faire un bénéfice de quelques dizaines de centimes.

Après une dernière année scolaire effectuée à Bienne, décision de mon père qui avait estimé que je n'obtenais pas d'assez bons résultats pour mes ambitions, je tentai ma chance à l'examen d'entrée à l'Ecole normale pour instituteurs de Porrentruy. Sur les dix-sept élèves admis, nous étions quatre à venir de la même classe. L'examen d'entrée à l'Ecole normale était en fait un concours dans lequel le nombre des candidats recalés était aussi important que celui des candidats reçus.

1957 – Ecole cantonale, course de 8e – Tour des Trois-Lacs (coll. de l'auteur).

Les quatre glorieuses

1959 : la révolution cubaine triomphe ; la révolte tibétaine est noyée dans le sang ; les aspirations des séparatistes jurassiens pour former un canton sont sérieusement ralenties ; j'entre à l'Ecole normale pour instituteurs de Porrentruy.

Les quatre années passées dans cet établissement furent les plus joyeuses de mon itinéraire d'écolier et d'étudiant malgré la sévérité excessive de son directeur, M. Edmond Guéniat. Cependant, les nombreux interdits nous offraient des opportunités pour échafauder toute une gamme de stratagèmes pour les détourner et ils développèrent notre créativité en matière de conneries. Edmond Guéniat s'imposait une discipline de fer et une conduite irréprochable qui devaient imprégner nos esprits. Il avait l'ambition de faire de nous des individus résistant aux facilités et aux plaisirs. Dans sa personnalité, l'austérité se disputait avec le puritanisme. Il préconisait la lecture debout, l'abstinence, la précision mathématique, l'évidence scientifique, la

suprématie de la logique, le sommeil la nuit et l'activité le jour, le réveil en musique.

Les deux premières années se passaient en internat. Du dimanche soir au samedi midi, nous travaillions, nous mangions, nous dormions, nous faisions des pitreries à l'Ecole normale. Notre vie dans l'établissement était un savant mélange de rigueur et de récréations, un peu comme celui qui caractérisait les collèges anglais du milieu du XX^{e} siècle.

L'Ecole normale formait des généralistes ; on exigeait des étudiants qu'ils soient d'un niveau convenable dans toutes les disciplines. Des résultats insuffisants en musique ou en gymnastique étaient éliminatoires au même titre que les mathématiques ou l'allemand. Pour y parvenir, nous étudiions avec application mais, une fois la tâche achevée, il restait suffisamment de place pour égayer l'internat. Il n'y avait pas de filles ; les futures institutrices étaient exilées à Delémont. Et c'était très bien ainsi. Cette vie en internat nous a soudés et, lors de nos rencontres, nous savourons les souvenirs de ce temps.

La première année nous occupions des chambres à deux ou trois lits situées au même étage que l'appartement du couple directorial. Chacun disposait d'une petite table de travail dont le plateau était protégé par un set en liège de couleur verte. Nous y passions de nombreuses heures mais nous avions aussi la possibilité de nous isoler dans les nombreuses salles et recoins du bâtiment quand nous voulions réviser à haute voix.

Les journées débutaient par une toilette matinale qui se faisait dans une salle tout en longueur où chacun avait son lavabo. Il n'y avait pas d'eau chaude. Les lavages à l'eau froide, torse nu, étaient supervisés par le directeur qui nous encourageait ainsi :

– Jeunes gens, frottez, frottez jusqu'à rubéfaction !

Il était de permanence tous les matins. Et que dire du supplice du rasage qui nous écorchait à défaut d'éliminer nos premiers poils de barbe ou de moustache.

Petites histoires et fables du maître d'école.indd 16 27.10.15 14:07

Edmond Guéniat était renseigné sur nos activités du week-end par l'intermédiaire d'agents, du moins nous le supposions, car il arrivait fréquemment que, le lundi matin, nous soyons convoqués dans son bureau. La consommation d'alcool ou une présence remarquée dans un lieu de fête étaient sanctionnées. Il abusait des exclusions temporaires de un ou deux jours qui nous obligeaient à d'épineux travaux de rattrapage. Parfois, le hasard s'en mêlait. C'est ainsi qu'un samedi après-midi, à Bienne, il croisa sur son chemin un cortège de mariage et le marié n'était autre qu'un de ses étudiants de dernière année. Il considéra ceci comme un acte de défiance grave qui appelait une punition exemplaire. A quelques jours de la fin de ses études, le jeune marié fut renvoyé de l'établissement. Fort heureusement, les autorités intervinrent promptement pour tempérer le courroux du directeur et le ramener à la raison.

Il admirait les abeilles. Il avait fait construire une ruche transparente installée au deuxième étage du bâtiment. On pouvait voir derrière les parois de verre le va-et-vient incessant et le travail inlassable des ouvrières. Peut-être cherchait-il, au travers de l'abnégation de ces insectes, à nous donner un exemple à imiter. Travailleurs, organisés, levés et couchés tôt, ils devaient représenter, à ses yeux, une forme de société idéale. Finalement, avec le recul, je reconnais la force du symbole.

Pour évacuer notre trop-plein d'énergie il avait eu dans l'idée de créer une « salle à tuer la bête ». Il la décrivait comme une salle capitonnée, insonorisée, équipée de punching-balls, dans laquelle nous aurions pu gueuler et frapper pour calmer nos ardeurs. Ce défouloir serait-il devenu une activité volontaire ou une punition s'il avait été réalisé ? C'était dans tous les cas une idée originale et surprenante venant d'un homme aussi conventionnel que lui.

Les repas étaient servis dans un grand réfectoire par le personnel de maison. Le menu unique avec potage était généralement

bon. Le directeur et son épouse, assis côte à côte, occupaient une place centrale qui leur permettait d'avoir une vue sur toutes les tablées. Un soir par semaine nous pouvions assister à des productions présentées par les étudiants : morceaux de piano ou de violon, petits orchestres avec guitare et trompette, lectures de textes d'auteurs, sketches originaux. Sur le téléviseur installé dans la salle de musique nous suivions parfois, en bonne compagnie, les matches de football ou les histoires drôles de Fernand Raynaud.

Avant d'aller en cours, nous passions par-dessus nos vêtements une blouse blanche ou écrue. C'était la tenue obligatoire pour tous. Dans la règle, comme nos professeurs, nous portions une cravate. Pendant la belle saison, nous révisions nos cours dans le magnifique jardin botanique clos planté dans le rectangle situé entre l'Ecole cantonale, l'Ecole normale et la Halle des jésuites. Nous n'avions pas suffisamment conscience de nous trouver dans un site exceptionnel qui avait accueilli des hommes illustres. Les Viatte, Koby, Quiquerez, Trouillat, Rossel, Thurmann nous y avaient précédés.

Auguste Viatte (1901-1993). Spécialiste de l'histoire littéraire francophone, il enseigna dans les universités de New York, Paris, Québec, Zurich.

Frédéric-Louis Koby (1852-1930). Diplômé de l'EPFZ, il fit autorité en Europe dans le domaine de la paléontologie.

Auguste Quiquerez (1801-1882). Historien, archéologue et homme politique, il est considéré comme le père de l'historiographie jurassienne.

Joseph Trouillat (1815-1873). Défenseur du régionalisme jurassien, il s'opposa sans concession au Gouvernement bernois.

Petites histoires et fables du maître d'école.indd 18 27.10.15 14:07

Virgile Rossel (1858-1933). Juriste, poète, professeur et homme politique, il fut recteur de l'Université de Berne et juge au Tribunal fédéral.

Jules Thurmann (1804-1855). Géologue et botaniste reconnu pour ses travaux sur la géologie du massif du Jura.

Sans une imagination toujours en éveil, notre vie d'interne aurait été bien mélancolique. Celle-ci s'exerçait dans toutes les situations ; il n'y avait pas d'unité de temps, de lieu et d'action. Avancer l'horloge de quelques minutes ou bloquer la sonnerie introduisait le chaos dans l'horaire journalier. Dévisser les fusibles vers les dix heures du soir ou au milieu de la nuit transformait l'école en maison hantée ; on entendait sans les voir les déplacements furtifs des saboteurs. Ils devaient être rapides car l'appartement du directeur dépendait du même tableau électrique. Quand la panne électrique qu'ils avaient provoquée survenait, ils regagnaient leur chambre précipitamment car « le Bötz » apparaissait très rapidement, parfois en robe de chambre, muni d'une puissante torche. Il remettait l'installation en ordre et il ne cherchait pas sérieusement à attraper les coupables. Une enquête lui aurait coûté beaucoup d'énergie pour un résultat improbable. Après quelques-uns de ces exercices nocturnes, nos jouets furent enfermés dans un coffret fermé à clé.

Parfois, nous nous rendions à la bibliothèque pour le concours de dictionnaires. Il s'agissait d'empiler sur les bras tendus d'un volontaire le plus grand nombre possible de dictionnaires. En général, la pyramide s'écroulait car les costauds qui tentaient de battre le record avaient présumé de leurs forces. Ces tentatives irritaient beaucoup notre directeur qui vouait aux livres un respect total. Voir une telle somme de connaissance traitée de la sorte l'attristait autant qu'elle le mettait en colère. Il nous répétait volontiers qu'il ne mourrait pas sans avoir vu tous les

mots de la langue française. C'est pourquoi il s'astreignait à lire, chaque soir, une page du *Littré*.

Un matin de septembre, pour observer une éclipse solaire, nous étions tous rassemblés sur la plateforme située derrière l'église Saint-Pierre. Chacun disposait d'une plaque de verre noircie à la fumée. Il y avait également quelques télescopes spécialement préparés pour l'événement. Alors que le maître de géographie, M. Liechti dit « le Gneiss », était accaparé par son observation, un petit malin plaqua une main sur la lunette et on entendit une voix retentissante s'exclamer :

– Ah, éclipse totale !

Nous pensions que le professeur, emporté par son enthousiasme devant ce prodige céleste, avait été berné. En réalité, il n'en était rien. Il était entré dans la farce et s'en amusait. Potaches naïfs, nous n'avions rien compris à la subtilité de sa réponse à la plaisanterie.

Convaincu de l'importance capitale de la systématique, M. Jean-Claude Bouvier, surnommé « Bouteille », nous enseignait avec rigueur et avec vigueur les sciences naturelles. ECOFGE, pour embranchement, classe, ordre, famille, genre, espèce, était exigé pour chaque plante et chaque animal examiné. Il nous emmenait régulièrement dans des excursions botaniques à la recherche de plantes rares ou curieuses. Aux étangs de Bonfol et à l'étang Corbat nous récoltions la massette, le droséra, le potamot, la sphaigne ou encore l'élodée du Canada.

Parfois, l'excursion se faisait à proximité immédiate de l'Ecole normale. C'est ainsi qu'un matin d'automne, munis d'un petit carnet bleu pour prendre des notes et des croquis, nous partîmes à la découverte de plantes qui colonisent de manière spontanée les vieux murs, les toits et les jachères. « Bouteille » était un grand type toujours habillé de velours côtelé et coiffé d'un béret basque. Après quelques marches descen-

dues de l'escalier des Fossés qui reliait la ville basse à la ville haute, il s'arrêta pour une première observation. Personne ne connaissait l'arbrisseau qui avait péniblement fait sa place entre deux pierres disjointes du haut mur des Fossés. Personne ne connaissait le symphoricarpus. Nous récoltâmes quelques feuilles ainsi qu'une poignée de baies violettes de la plante. Malheureusement, bientôt, les petits fruits furent détournés pour un usage belliqueux. Notre professeur marchait en tête de colonne, scrutant murs et talus à la recherche d'une nouvelle rareté. Quant à nous, nous suivions, très occupés à nous bombarder avec les petites baies du symphoricarpus quand, tout à coup, un maladroit expédia la bille végétale directement contre l'oreille de « Bouteille ».

Il ne chercha même pas à démasquer le tireur. Il s'arrêta, fit demi-tour et nous ramena sans un mot dans la salle de sciences naturelles pour une épreuve. Les questions que nous découvrîmes inscrites sur le tableau noir ne permettaient pas d'espérer une note convenable. Il passait entre les tables, lisant par-dessus l'épaule des étudiants les réponses inattendues ou extravagantes des pénitents. Le silence fut soudain rompu par un dialogue bref et sonnant :

– Farron, vos réponses, on pourrait les envoyer à *Blagues* !

– Et vos questions à *Rire* !

Rire et *Blagues* étaient, dans les années soixante, deux revues populaires qui rassemblaient des histoires drôles présentées sous la forme de dessins ou de textes.

La rentrée du dimanche soir était un moment assez triste. Presque tous les jeunes qui étudiaient à Porrentruy arrivaient avec le même train aux environs de huit heures. Les normaliens et les filles de l'Ecole normale ménagère, également internes, faisaient la route ensemble jusqu'au quartier du Banné où étaient situés les deux établissements. Obtenir l'autorisation de porter la valise de l'une de ces jeunes filles était une première étape

1961 – Ecole normale – Camp de biologie à l'étang de la Gruère (coll. de l'auteur).

avant la conquête d'autres avantages. Le cafard de la rentrée disparaissait rapidement lors des retrouvailles avec nos copains et des récits des activités du week-end. Nous nous réunissions à cinq ou six dans une chambre tout en guettant la venue de « la Bötzine » qui ne manquait jamais de faire le tour des chambrées pour s'enquérir de notre santé et, si possible, recueillir quelques informations sur nos fréquentations hors les murs. Nous tentions parfois d'échapper à ses questions par quelques manœuvres maladroites en simulant un profond sommeil ou en nous cachant sous le lit. Evidemment, quand des pieds encore chaussés dépassaient, il y avait comme un malaise et une impossibilité à fournir une explication satisfaisante.

Notre directeur avait sabordé Stella Jurensis, la société d'étudiants qui regroupait les normaliens, et il avait mis en place, suivant les courants du moment, la Communauté des élèves de l'Ecole normale. Stella n'était pas seulement une société festive ;

Table des matières

INTRODUCTION 7

PREMIÈRE PARTIE : UN ITINÉRAIRE DIVERTISSANT 9
A la petite école 10
A la « Canto » 12
Les quatre glorieuses 15
Les années de plénitude 27
Un voyage au long cours 31

DEUXIÈME PARTIE : PETITES HISTOIRES 37
Introduction 38
Il était une fois 38
Un nom peut en cacher un autre 40
Loup y es-tu ? 43
Toute ressemblance… 44
Viens ici, Chinois ! 46
Le gai printemps 48
Grand professeur Ymadi 49
Tante Fluor 50
Vous direz à cette maîtresse… 53
La Rousse et le Petit Robert 55
Une matinée et deux destins 56
Aller au Burkina Faso 60
De Sainte-Marie-des-Anges à 2736 Sorvilier 64
Une chasse à la gazelle 68
Ces dames de l'APESE 70
Tim a une auto 71
Une frelonne dans la ruche 73
Si vous vous penchez encore plus… 75

Petites histoires et fables du maître d'école.indd 94 27.10.15 14:07

TROISIÈME PARTIE : PETIT FABLIER 77
Introduction 78
Impressions de voyage 78
Les aventures de Natelina et Chatzap 09 81
Le lion, la guêpe et le moucheron 83
Mais, …quel bonheur ? 84
Alice au pays des merveilles 86
Comme un poisson dans l'eau 88
Lory, Julien, Sébastien, Justine, Anouk,
Sacha et quelques autres font du parachute 90
Il est plus tard que vous ne le pensez 92

TABLE DES MATIÈRES 94